

LE MONDE

Aktan Abdykalykov : "Je me sens plus peintre que metteur en scène"

LE MONDE | 22.01.02 | 11h39

Entretien avec ce cinéaste, réalisateur du *Singe*.

Le *Singe* est le troisième volet de votre autobiographie, après *La Balançoire* et *Le Fils adoptif*. Comment êtes-vous passé de l'un à l'autre ?

Il s'agit effectivement de trois étapes de mon passé, et mon fils joue chaque fois mon rôle: ces films, que j'appelle "La trilogie des souffrances", reflètent à la fois mon évolution comme enfant et comme adolescent, mon évolution comme cinéaste depuis 1993, et l'évolution de Mirlan, mon fils. Comme cinéaste, j'ai essayé de m'améliorer sans perdre l'élan du début. A l'époque de *La Balançoire*, on ne savait rien, tout le monde (moi, mon fils alors tout petit, l'équipe de tournage) jouait à faire du cinéma. Depuis, j'essaie de formaliser cette spontanéité sans l'édulcorer. J'y arrive bien avec Mirlan, avec les autres interprètes c'est moins simple : même amateurs, les gens prennent des tics. J'ai donc été obligé de changer d'interprètes à chaque film.

Le portrait des rapports père-fils est particulièrement douloureux dans le film.

Il correspond à ce que j'ai vécu, non avec mon père mais avec mon grand frère. La manière dont l'alcool détruit les gens est un phénomène grave et répandu dans mon pays. Je l'ai évoqué en espérant que les films pourraient aider d'autres personnes à se libérer de cette emprise. J'ai voulu montrer ce que j'avais connu, en essayant de ne pas juger le personnage du père, en évitant de le montrer avec ironie.

Le film donne un grand sentiment de liberté. Dans quelle mesure est-il improvisé ?

Moins que les précédents... *La Balançoire* avait un scénario qui a entièrement changé pendant le tournage. Cette fois, j'avais essayé d'anticiper davantage, même si les dirigeants de la société française Noé Production [Frédérique Dumas, Marc Baschet et Cedomir Kolar] étaient d'accord pour accepter 50 % de changements. Plus je calcule, et plus je doute ensuite, alors je casse ce que j'avais construit. Cela donne, j'espère, un côté naïf au résultat. Je me laisse aussi influencer par le comportement des interprètes. Par exemple j'ignorais que le personnage de Zina, la prostituée, serait aussi présent, c'est l'actrice qui l'a imposé. Evidemment, cette manière de travailler est très longue et, pour moi, angoissante. Nous avons tourné pendant trois mois et demi.

Votre mise en scène s'apparente à un réalisme très pur, et pourtant on est frappé par des images qui semblent esthétiquement très composées. Comment arrivez-vous à ce résultat ?

Cette impression vient de mon premier métier: je suis peintre avant d'être cinéaste. Même aujourd'hui, avec une caméra, je me sens plus peintre que metteur en scène. C'est l'une des raisons pour lesquelles je refuse de travailler avec des acteurs professionnels. Je perçois le cinéma comme un art visuel. Cela explique sans doute pourquoi j'avais tendance à éviter autant que possible le recours aux dialogues. Beaucoup de films me font l'effet d'être de la

radio, ça ne m'intéresse pas. En vieillissant, je découvre les possibilités cinématographiques de la parole et j'apprends à trouver une place pour les mots. Mais je préfère les séquences sans paroles.

Quel genre de scènes avez-vous le plus de mal à tourner ?

Les séquences collectives, comme la boîte de nuit en plein air. Et les scènes psychologiques posent des problèmes avec les acteurs non professionnels, il faut trouver des solutions de mise en scène. Par exemple, pour la confrontation entre le père et le fils, l'interprète du père avait du mal, j'ai choisi de le filmer en plan-séquence et dans un cadre large, pour créer une ambiance par laquelle il peut se laisser envahir.

Vos films décrivent-ils une situation passée ?

Pas du tout. Même s'il s'agit de mon enfance, ils portent les traces de l'atmosphère du moment où je les ai tournés. *La Balançoire* correspondait à la fin de l'ère soviétique, *Le Fils adoptif* avait une tonalité plus optimiste, nous étions les fils de personne, on ignorait vers quoi on allait mais il existait un avenir. *Le Singe* est plus sombre, la situation est devenue angoissante et triste, les dirigeants ne cessent de repousser les élections. Nous aurons été une démocratie durant quelques années...

Maintenant, j'aimerais raconter une histoire d'aujourd'hui, et surtout changer de point de vue. Comme un peintre, j'ai besoin de me reculer pour mieux voir ce que je fais - et pour mieux voir mes défauts. Je ne veux pas me retrouver prisonnier de ce que j'ai fait.

Propos recueillis par Jean-Michel Frodon

Droits de reproduction et de diffusion réservés © **Le Monde** 2003